

# Habiter une chambre de bonne et rencontrer Lacan et Duras

Mathieu Pieyre livre un beau roman d'apprentissage, très proustien, dans le Paris des années 80.



★★★ **La chambre de bonne** Roman De Mathieu Pieyre, Arléa, 193 pp. Prix 18 €

Après une longue carrière de fonctionnaire international pour les Nations Unies l'ayant amené à séjourner dans plusieurs pays dont les États-Unis, Mathieu Pieyre vit maintenant à Nice. En 2022, il publiait un premier roman *Le professeur d'anglais* lauréat alors du prix Alain Fournier.

Il poursuit dans un second livre, inspiré encore par sa propre jeunesse au tout début des années 80, *La chambre de bonne*. On est d'emblée séduit par son écriture élégante, à la manière de Proust, comme si on découvrait un texte du début du siècle passé, où il n'hésite pas à user même de l'imparfait du subjonctif (comme dans "*pour que j'élucidasse*").

Une langue qui convient à l'histoire de ce jeune homme né comme l'auteur à la fin des années 50 et qui s'installe à Paris, avec l'ambition d'un Rastignac, mais aussi avec tout ce que la jeunesse a d'enthousiasme et de candeur.

La peinture choisie comme couverture du livre en donne le ton. Elle est du grand peintre danois Hammershoi et montre un jeune homme debout contre la fenêtre de sa chambre, lisant un livre. Le narrateur lui ressemble.

Ayant peu de moyens, il cherche un logement bon marché pour loger durant ses études à Sciences Po et trouve une chambre de bonne de huit mètres carrés d'un hôtel particulier. Elle peut faire l'affaire car elle est située comme il le souhaitait dans un coin stratégique de la capitale, au 5 rue de Lille, entre le musée d'Orsay et Saint-Germain-des-Prés.

C'est une adresse célèbre comme il le découvre vite car c'est là que le psychanalyste Jacques Lacan recevait ses



Mathieu Pieyre

patients de 1941 jusqu'à sa mort en 1981. Mathieu Pieyre raconte que des admirateurs de Lacan taguaient des aphorismes du maître sur la façade et qu'une de ses patientes qui ne voulait pas croire à sa mort continuait à venir régulièrement pour ses séances, mais trouvait chaque fois porte close.

## Un observatoire

Du haut de sa chambre de bonne, il peut observer les alentours, survoler le cœur battant de Paris. Chez le marchand de journaux ou en rue, il croise, comme par inadvertance Marguerite Duras qui habitait rue Saint-Benoît, Mitterrand, Barbara, Karl Lagerfeld à la librairie La Hune ou Serge Gainsbourg achetant ses cigarettes.

Madame H., grande bourgeoise cultivée qui lui loue la chambre de bonne et qui pourrait être sa grand-mère, devient rapidement son amie. Il l'appelle Odile et prend le thé en sa compagnie discutant sur tous les sujets de la vie, en particulier la culture et la littérature. Elle a lancé la carrière de Nana Mouskouri.

"Je n'étais préoccupé que du bonheur de vivre qui se fondait en moi avec celui d'apprendre". Elle lui donne les clés de ce monde qu'il découvre.

Mathieu Pieyre prend autant de plaisir à décrire les meubles de la chambre de bonne qu'à évoquer les figures de l'époque, de Bob Wilson et Delphine Seyrig à Mars, le roman culte de Fritz Zorn. Avec Louis, le mari d'Odile, il approfondit son amour de la musique.

Mathieu Pieyre évoque un passé heureux, nostalgique d'une époque encore insouciant pendant laquelle tout semblait possible.

Entre Odile bipolaire et son appartement de 250 mètres carrés et lui dans sa chambrette, une amitié naît, fondée sur l'amour commun pour la culture et une même fascination pour Virginia Woolf et le groupe de Bloomsbury, ce cercle influent d'intellectuels, d'esthètes, d'écrivains et d'artistes britanniques du début du XX<sup>e</sup> siècle connu pour ses idées libérales.

Odile est son mentor pour l'aider à entrer dans la vie, lui qui voulait alors rester éternellement un étudiant. Il compare d'ailleurs ces années dans sa chambre de bonne et ses contacts avec Odile et Louis à "*une lente chrysalide dont je m'extirperais profondément transformé.*"

Guy Duplat

*"Avoir des amis qui vous ressemblent, quel manque d'imagination!"*

Extrait